

Études littéraires africaines

GOYAL (Yogita), *Romance, Diaspora, and Black Atlantic Literature*. Cambridge : Cambridge University Press, coll. Cambridge Studies in American Literature and Culture, n°159, 2010, IX-277 p. – ISBN 978-0-52176-359-2



Maria Benedita Basto

Numéro 39, 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1033153ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1033153ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Basto, M. B. (2015). Compte rendu de [GOYAL (Yogita), *Romance, Diaspora, and Black Atlantic Literature*. Cambridge : Cambridge University Press, coll. Cambridge Studies in American Literature and Culture, n°159, 2010, IX-277 p. – ISBN 978-0-52176-359-2]. *Études littéraires africaines*, (39), 201–203.
<https://doi.org/10.7202/1033153ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ques). Quant au théâtre contemporain, plus éclectique, il est marqué par la réappropriation des techniques cinématographiques, le recours aux artifices acoustiques propres au rap ou au jazz et à de nombreux autres éléments.

Au fil du temps, une polyphonie remarquable s'est donc imposée dans la littérature camerounaise. Faut-il en conclure qu'ainsi, le ver est dans le fruit ? Compte tenu de l'importance des nouvelles technologies de l'information et des arts dans tous les domaines de la vie actuelle, il est normal que la littérature africaine ne reste pas à l'écart. Elle ouvre, au contraire, toutes grandes ses portes à l'inter-textualité

■ Sim KILOSHO Kabale

GOYAL (YOGITA), *ROMANCE, DIASPORA, AND BLACK ATLANTIC LITERATURE*. CAMBRIDGE : CAMBRIDGE UNIVERSITY PRESS, COLL. CAMBRIDGE STUDIES IN AMERICAN LITERATURE AND CULTURE, N°159, 2010, IX-277 P. – ISBN 978-0-52176-359-2.

Yogita Goyal, professeure au département d'anglais de l'Université de Californie à Los Angeles, cherche, dans *Romance, Diaspora, and Black Atlantic Literature*, à remédier à une absence importante dans les études diasporiques, celle des représentations de l'Afrique chez un ensemble d'écrivains et intellectuels noirs allant de la naissance du panafricanisme jusqu'aux travaux postcoloniaux plus récents. Goyal base son analyse sur l'idée de Fredric Jameson, selon qui le choix du genre littéraire est stratégique parce qu'il produit des effets épistémiques et politiques. Goyal met en avant une tension entre deux genres qui caractérisent un « canon de l'Atlantique Noir » : celui du « réalisme nationaliste » et celui de la « romance diasporique ». Cette tension constitue une stratégie messianique ou utopique, qui reconfigure le sens du temps et de l'espace en dehors des contraintes du réel.

Au fil des six chapitres, l'auteur choisit ses exemples en fonction de leur articulation avec des conjonctures historiques successives. La création d'une communauté imaginaire noire transatlantique est d'abord étudiée dans *Of One Blood* (1902-1903), le dernier roman de Pauline Hopkins, l'écrivaine noire la plus active de la fin du XIX^e siècle. Viennent ensuite *Dark Princess. A Romance* (1928) de W.E.B. Du Bois et, de l'autre côté de l'Atlantique, *Ethiopia Unbound* (1911) du journaliste, avocat et écrivain de la Gold Coast britannique, Joseph Casely Hayford.

Ce qui est en jeu dans cet ensemble, c'est la critique d'une vision essentialiste de l'Afrique. *Dark Princess* décrit la rencontre amoureuse entre un héros qui est désillusionné par le matérialisme bourgeois américain et une princesse indienne. Leur union fera naître un projet politique alternatif : la création d'un empire gouverné par une élite à la peau « foncée ». Répondant à l'impérialisme blanc, Du Bois mobilise un rêve romantique, utopique et racial qui le rapproche d'*Ethiopia Unbound*. Goyal utilise le contraste avec *Things Fall Apart* et *Arrow of God* du Nigérian Chinua Achebe pour démontrer les limites de ces romans. Marquant un passage de l'ancien paradigme éthiopianiste vers le réalisme nationaliste des indépendances, la tradition est ici historique et non mythique, ce qui finit par renverser la distinction entre réalisme et romance.

Dans un registre similaire, la fin de la « coutume momifiée », proclamée par Frantz Fanon, permet à Goyal de décortiquer le récit qu'a laissé Richard Wright de son expérience au Ghana pendant la campagne pour l'indépendance menée par Nkwame Nkrumah en 1954. *Black Power : A Record of Reactions in a Land of Pathos* met en exergue la force émotionnelle d'un mouvement à la fois nationaliste et universaliste. Mais alors que, pour Fanon, l'émancipation se trouve dans la culture des masses, Wright réinstalle le binarisme en parlant d'une avant-garde déracinée qui devrait sortir le peuple de ses traditions retardées.

Le lien fanonien entre conscience nationale et humanisme international réapparaît dans *Our Sister Killjoy* (1977) de la Ghanéenne Ama Ata Aidoo. Inversant le roman impérial, le cœur des ténèbres se situe maintenant en Europe et non dans les colonies. Au terme de sa critique postcoloniale de la fuite des cerveaux vers l'Europe et du processus déshumanisant qui y est associé, il n'y a qu'une seule solution pour le personnage principal : le retour dans une Afrique où crises et migrations font partie de l'histoire.

Cette vision historique du continent est, au contraire, absente dans les romans *Cambridge* (1991) et *Crossing the river* (1993) de l'écrivain noir britannique Caryl Phillips. Comment représenter une communauté imaginaire transnationale à travers la mémoire de la traite transatlantique des esclaves, sans avoir recours à une pensée afro-centriste ou nationaliste ? Phillips croise les expériences noires et blanches de l'esclavage, mais le traitement réaliste de l'Atlantique noir se fait au prix des expériences africaines mythifiées.

Goyal termine son ouvrage par une discussion des approches qui connectent l'Afrique aux dynamiques diasporiques. En racontant son voyage au Ghana dans *The Pleasures of Exile* (1958), l'Antillais

George Lamming offre une analyse non binaire des situations africaines et caribéennes. Le concept d'hybridité d'Édouard Glissant permettrait également de saisir les relations culturelles entre l'Afrique et sa diaspora. Ici, l'analyse est moins convaincante, car l'hybridité efface les différences entre, d'une part, les dislocations violentes qui ont caractérisé les expériences créoles et, d'autre part, le poids de la durée historique dans les contextes africains. Cette imprécision théorique est encore renforcée par l'absence d'une véritable conclusion. On peut également se demander s'il est possible de parler de l'Atlantique noir sans inclure les écrivains noirs de l'Amérique latine et les œuvres de l'Afrique francophone et lusophone. Faisant une analyse fine du genre littéraire en lien avec les enjeux politiques et épistémiques, ce livre atteint néanmoins son but principal, qui est de proposer une généalogie de l'idée de l'Afrique dans le contexte diasporique.

■ Maria Benedita BASTO

GUTBERLET (MARIE-HÉLÈNE) & SNYMAN (CARA), EDs., *SHOE SHOP : WALKING THROUGH AFRICA, THE ARTS AND BEYOND*. AUCKLAND PARK (RSA) : FANELE (JACANA MEDIA), 2012, 278 P., ILL. – ISBN 978-1-920196-43-1.

Cette publication collective s'inscrit dans un projet du même nom, *Shoe Shop*, projet qui, lui-même, dépend du programme de recherches *Migration and Media*, mené depuis 2006 par Sissy Helff et Marie-Hélène Gutberlet à Francfort-sur-le-Main. Le festival *Shoe Shop* se présentait sous forme d'une programmation en matière de cinéma, d'ateliers, de spectacles, d'installations photographiques et de soirées musicales à Johannesburg. Les commissaires de l'exposition : Marie-Hélène Gutberlet, théoricienne du cinéma installée en Allemagne, et Cara Snyman, écrivaine vivant en Afrique du Sud, introduisent l'ouvrage en précisant que leur ambition a été de repenser ce que pourrait signifier le concept d'*art public*, une notion qui risque souvent d'être soumise à la gestion officielle et administrative de l'espace public. Les auteurs de *Shoe Shop* sélectionnent des manifestations qui ont lieu dans la ville : œuvres éphémères, récits et projets d'animation de quartier : toutes initiatives essentiellement mobiles qui, en outre, ont en ce cas pour thème un phénomène qui touche tous ceux qui évoluent dans l'espace public : l'itinérance, le déplacement.

Une partie des textes réunis dans cette anthologie ont été écrits pour cette occasion, d'autres ont été initialement publiés par la